

HERCULE VALJEAN

Un meurtre en Ungava

ÉDITIONS
MONTREAL
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-053

Un meurtre en Ungava

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 701 : version 1.0

Un meurtre en Ungava

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Théo Belœil se renvoya en arrière sur sa chaise.

Il se renvoya en arrière et se croisa les mains.

Les affaires allaient bien.

Du moins dans le sens que Belœil les entendait. Il n'était pas le plus ardent partisan du travail ardu.

Et voilà que, grâce à une inspiration de génie, il venait de se débarrasser d'une corvée.

Mais commençons par le commencement.

Puisque toute histoire doit tout de même commencer par ce traditionnel commencement.

La semaine précédente, un officier de la police Montée s'était présenté au bureau de Théo Belœil.

– Inspecteur, mes supérieurs m'envoient vous

demander une faveur assez spéciale.

– Laquelle, sergent ?

– Vous savez que nous sommes à court d'hommes, depuis deux ou trois ans.

– Oui.

– Alors voici que nous avons une cause de meurtre entre les mains, et nous n'avons pas un seul homme à y envoyer.

– Auriez-vous une escouade de trois ou quatre hommes habitués au bois, qui pourraient prendre charge ? Ça nous rendrait service.

Théo Belœil se fit expliquer brièvement la nature de la cause.

Le sergent les donna volontiers.

– Un trappeur a été tué dans sa cabane. C'est absolument tout ce que nous savons sur le meurtre lui-même. Il n'y a pas de pistes autour de la cabane, et c'est un autre trappeur qui a découvert le cadavre. Il prétend n'avoir rien trouvé qui puisse nous aider. (Et le sergent souligna :

– Vous savez comme ces trappeurs ont l’œil exercé.

Belœil approuva.

– Et alors c’est tout ce que vous savez ?

– Naturellement nous n’y sommes pas allés, alors nous n’en savons pas long.

– Et où s’est commis le crime ?

– À la troisième fourche de la rivière Damikanika, près du mont Ouanachine, dans l’Ungava.

– Whew... c’est loin !

– Pas autant que les noms le font supposer. À deux heures de vol de Mille-Vaches, sur la Côte nord.

– C’est votre juridiction ?

– Évidemment, et voilà pourquoi je me vois forcé de venir demander votre aide. Nous n’avons pas cent hommes dans ce district, et tous ont trois causes en main chacun.

– Ouais... Bien... je ne sais pas... Me permettriez-vous de vous donner une réponse à la

fin de la journée ?

– Certainement, je vous téléphonerai.

– Bon, c'est ça.

Quand le sergent de la police montée fut parti, Belœil se mit à réfléchir.

L'important était de trouver des policiers habitués au bois.

L'escouade des homicides, dirigée par Belœil, en comptait-elle ?

Il fit un rapide examen de chaque homme.

Il en trouva trois qui connaissaient très bien le bois.

Ils se vantaient même de le connaître autant que les hommes de la police montée, et autant que les trappeurs eux-mêmes.

Belœil prit ces déclarations avec un grain de sel.

Mais il délégua les hommes au travail spécial.

Puis, à une question que lui posa le sergent Plouffe, Belœil répondit :

– Moi, dans le grand bois, dans l’Ungava ? Es-tu fou ? Je vais me perdre là-dedans... Je n’y connais rien...

Et voilà qu’il eut cet éclair de génie dont il est parlé plus haut.

Il fit évacuer son bureau.

Puis il téléphona à Benoit Augé.

Le rituel est connu.

Il existe un homme, dont l’identité, le vrai nom, la vraie physionomie ne sont pas connus.

Cet homme, c’est le mystérieux Domino noir.

Némésis du crime et des criminels, danger constant pour tout meurtrier qui croit avoir organisé son crime de façon à ne pas être pris, le Domino noir inspire la terreur, et aide souvent la police.

On lui reconnaît la presque omniscience.

Or, pour rejoindre cet homme, pour prendre contact avec cet homme, il n’y a qu’un seul moyen : Benoit Augé.

Ce jeune journaliste au Midi, est le seul

citoyen de Métropole à connaître la vraie personnalité du Domino noir.

Et, lorsqu'on veut confier une cause au Domino, c'est en téléphonant à Benoit Augé qu'on peut le faire.

Belœil téléphona donc à Augé, et demanda à celui-ci de faire téléphoner le Domino noir.

– Je veux lui parler, dit Belœil.

Une demi-heure plus tard, le téléphone sonnait, et au bout de l'appareil, une voix.

– Belœil ? Ici le Domino.

– Bon. Bien content de te parler, vieux. J'ai du beau travail, et une vacance en plus, pour toi.

– Oui ?

– Oui. La police montée me demande de leur prêter une escouade pour aller régler une cause de meurtre dans l'Ungava.

– Ah ?

– J'ai trois hommes ici qui connaissent la forêt. La connais-tu ?

– Certainement.

– Alors tu acceptes ?

– Oui.

– J’envoie le peu de détails que j’ai à Benoit Augé, et tu pourras te rapporter au sergent Ladouceur, de la Police montée dès demain matin. Ils se chargeront du reste.

– Entendu.

Et voilà comment Théo Belœil, fort content de lui-même, se renversait en arrière de sa chaise, en se frottant les mains, considérant qu’il venait de faire une bonne affaire.

Il s’évitait un grand voyage.

Il donnait une vacance dans le bois à trois hommes.

Et le Domino noir saurait bien montrer aux gars de la Police Montée son savoir-faire.

Ce qui serait au crédit de Belœil, certainement...

II

L'avion était assis paisiblement sur l'asphalte de la piste.

L'hélice au ralenti, en tours que l'on pouvait compter à l'œil.

Un beau soleil matinal jetait des éclairs sur le métal des fuselages.

Une activité débordante remplissait les immenses terrains de l'aéroport.

Mais cet avion semblait être celui traité avec le plus de déférence.

Car sur le fuselage se lisait l'identification de la R.C.M. P.

Et la cocarde de la Police Montée ornait les ailes.

La porte de la cabine était ouverte.

On attendait les passagers.

Puis les passagers arrivèrent : à la file, comme des enfants penauds qui ne savent pas trop ce qui leur arrive.

Un membre de la Police Montée en tête, suivi de trois policiers en uniformes de la police provinciale.

En dernier lieu, un homme en civil.

Passé maître en déguisement éclair, le Domino noir venait d'accomplir une autre réussite.

Cette fois-ci, on aurait juré un cosse propriétaire de mine, et si l'on ajoutait les bottes de cuir, le coupe-vent aussi de cuir, et le feutre clair sur le côté de la tête, on pouvait encore plus croire à cette personnalité.

Pour ceux qui le savaient cependant, c'était là le Domino noir.

Pas sous sa vraie personnalité, celle de la rue, mais sous une personnalité d'emprunt, où même les gestes, les paroles ajoutaient à l'illusion.

La caravane s'engouffra dans l'avion.

Chacun adopta un siège.

Le pilote arriva, sa serviette de papiers de vol sous le bras.

Il salua ses passagers, vérifia leur nom d'après sa liste, puis s'installa aux contrôles.

Quelques secondes plus tard, l'envol se faisait, et l'avion, se butant contre l'air, et lancé à toute vitesse, appuya ses ailes sur les contre-courants, et s'élevait.

Le pilote fit deux fois le tour de l'aéroport, reçut ses signaux de « clearance », et piqua le nez de l'avion dans la direction du Grand Nord.

Les instructions étaient simples.

Le constable de la Police Montée accompagnant les hommes de Belœil et le Domino noir, présent durant le premier membre du voyage, descendait à Baie Comeau, tandis que le reste des passagers se rendaient jusqu'à la rivière à la Sarcelle, où l'on descendait, et où un guide métis attendait le détachement.

L'avion fila dans le ciel bleu.

Un point noir qui se traçait un chemin dans le beau jour.

On passa Trois-Rivières, puis Québec.

À Rimouski, le pilote atterrit et fit un plein d'essence.

Il attacha même un réservoir supplémentaire sous l'avion.

Puis on fila vers Baie Comeau.

Au-dessus de la vaste étendue du Golfe, bordée par les rives abruptes et sauvages de la côte Gaspésienne et de la Côte Nord.

Baie Comeau apparut dans le lointain.

Baie Comeau : moderne, ville à néons, tapageuse, criarde, avec ses cinémas et ses salles de danse, ses écoles futuristes et le tracé précis de ses rues.

L'aéroport était grand comme un timbre-poste.

Mais le pilote perdit de l'altitude, et agrandit le terrain.

Et celui-ci devint large, avec des pistes, et des hangars.

On n'atterrit là que pour quelques minutes.

Le temps pour le pilote de vérifier une

dernière fois certains ajustements du moteur, et pour le constable de faire ses adieux.

Puis l'avion s'envola, et alors ce fut le panorama grandiose et sauvage des montagnes, de la forêt, des lacs par milliers, des rivières serpentant des vallons aux pentes escarpées.

Le Grand Nord.

L'Ungava.

Le Nouveau Québec.

Région immensément riche en minerai de toutes sortes.

Riche en gibier à plume, et à poil.

Pelleteries vivantes dont chaque peau rapporterait plusieurs dollars.

Montagnes et vallées, paysages magnifiques qui saisissent et font pâmer.

L'Ungava est un pays de rêve, vivant cinq mois par année, et enfoui sous les neiges pour le reste du temps.

Mais quelles neiges !

Quelles magnifiques neiges où il fait bon

trapper la bête sauvage à la pelleterie profitable.

L'avion vola durant quatre heures.

Puis, le pilote s'orienta sur une rivière et en suivit les méandres.

On vit un poste, plus bas.

Trois huttes et une bâtisse plus grande qui semblait être un entrepôt.

Le pilote montra du doigt.

– La compagnie de la Baie d'Hudson.

Le Domino se pencha et regarda.

Le pilote continua :

– C'est leur poste de la rivière à la Sarcelle.
On va descendre ici.

Et il mit son avion en grands cercles descendants.

Au bout de dix minutes, l'avion se posait comme un oiseau sur la vague légère.

Le pilote sauta sur le marchepied de l'amphibie, et détacha de sous l'aile le fragile canot en caoutchouc qui servit ensuite à ramener

les passagers jusqu'au bord.

Là, le Domino noir examina son monde.

– Vous y êtes tous, demanda-t-il en riant ?

Ils y étaient tous en effet.

Le sergent Plouffe...

Le constable Davignon...

Le constable Poirier...

Et, finalement, le Domino noir.

Ils y étaient tous, leurs bagages à la main, et semblant pas trop sûrs d'eux-mêmes.

III

Il est vrai que cette arrivée, dans une contrée inconnue, dans une ambiance loin d'être familière, ne pouvait que figer un homme.

Sur la berge, non loin du petit quai des canots, un groupe d'Indiens.

Des femmes, des enfants, quelques hommes.

Tous des Montagnais ou des Mic-Macs du Nord, avec leurs cheveux tressés en couettes pendant de chaque côté des oreilles.

Puis un blanc apparut, pendant que le groupe, incertain, se tenait sur la berge, ne sachant trop dans quelle direction aller.

Le blanc était un jeune homme.

Un jeune homme solide, aux yeux rieurs, à la mine réjouie.

– Bonjour messieurs. Je vous attendais. Excusez-moi si je vous reçois en retard, mais

j'avais un trappeur indien dans le dépôt, et je ne voulais pas le laisser seul.

Le Domino eut l'air soulagé.

– J'aime mieux vous voir, que le groupe d'individus qui se tient planté là. Ils ont l'air féroce...

Mais le commissaire de la Compagnie de la Baie d'Hudson se mit à rire.

– Ne vous en faites pas ! Ils sont parfaitement inoffensifs. C'est leur façon de souhaiter la bienvenue. Ils vous regardent comme s'ils voulaient vous dévorer...

Et il ajouta :

– Tenez, je vais vous montrer...

Il appela :

– Ting-oué !... Viens ici !

Un Indien s'approcha. Trapu, musclé comme un lutteur, et marchant en roulant comme un ours.

Son visage impassible ne changeait pas d'expression.

Il vint se planter devant le Domino noir et le

regarda dans les yeux.

Le jeune commis lui lança quelques mots en langue montagnaise. Puis il répéta plusieurs fois en anglais et en français :

– Friend ami friend good man ... ami.

Et il montrait le Domino, puis il se montrait lui-même.

Avec une soudaineté qui fit sursauter le Domino noir, le vieil Indien ouvrit la bouche en un large sourire qui montra quatre ou cinq mauvais chicots jaunis.

Et il tendit la main au Domino...

Immédiatement, tout le groupe d'Indiens fondit comme par enchantement. On vint se presser autour des nouveaux arrivés, et on toucha à leurs vêtements, on quémanda des cigarettes, du tabac, des sous.

Le commis extirpa les voyageurs du groupe criard, et il les pilota vers le magasin de la Compagnie.

– Mon nom est Fernand Jobidon.

Le Domino ne pouvait être en reste.

– Et moi je suis Adélarde Maugé. Voici le sergent Plouffe, de la police provinciale, le constable Davignon, et le constable Poirier.

– Je suis enchanté de vous connaître tous. Nous vous attendions ici. Il y a un guide en chemin pour venir vous chercher et vous mener au lac Creux, à soixante milles d'ici, au Nord. C'est là que le crime a été commis.

Le Domino eut un haut-le-corps.

– Comment en savez-vous si long...

Jobidon riait franchement.

– On voit que vous n'êtes pas au courant. Tous nos postes sont équipés d'un appareil de radio à deux sens. Radio-Téléphone, si vous voulez. C'est moi qui ai averti la Police Montée du crime. Le trappeur qui a découvert Jim David est venu ici pour me faire avertir la police, c'était le poste le plus rapproché.

– Ah, bon.

– Et c'est moi qui vous ai trouvé un guide. J'ai donné le message à un Indien qui s'en allait à la

Baie James, et il a averti Poléon Bourrette, le métis qui reste à la fourche de la Sarcelle et de la Croche, à trente milles d'ici. Poléon m'a fait réponse par un colleur de la compagnie de bois qui doit venir l'année prochaine pour couper ici. Le colleur descendait à grosses journées, en canot rapide, alors je sais que Poléon est en chemin, et qu'il arrivera probablement ce soir. Vous pourrez partir demain.

Le commis se frotta les mains.

– Et ce soir, j'entrevois de fières parties de cartes, et une bonne soirée avec du vrai monde, pour une fois.

Il était visible que le type s'ennuyait.

Le groupe arrivait au magasin.

Le commis déverrouilla sa porte et les fit entrer.

Pas dans le poste lui-même, mais dans les confortables appartements derrière.

Le Domino exprima sa surprise.

– Un poêle à l'huile ?

– Mais certainement.

– Comment vous chauffez-vous ?

– À l’huile aussi, un chauffage central.

– Tiens, tiens !

– Et vous avez le radio ?

– Mais oui, je vous l’ai dit.

Un appareil sur une table susurrant de la musique.

– Quel poste vous rejoint ici ?

– Presque tous les grands postes, et surtout celui de Rimouski, de même que CHNC, à New-Carlisle.

– Vous avez donc un choix de programmes ?

– Absolument...

Le Domino se jeta sur un fauteuil.

Les policiers, s’étant débarrassés de leurs bagages, l’imitèrent.

Jobidon se frottait toujours les mains.

Il était si content de voir ses visiteurs qu’il semblait une mère poule veillant sur sa couvée :

– Aimeriez-vous manger quelque chose ?

– Non, je vous assure...

– Boire quelque chose, alors.

Et il n'attendit pas la réponse.

Il sortit d'un cabinet une bouteille de rye, et prépara les consommations.

– Voilà pour vous réconcilier avec notre beau pays.

– Il est beau, en effet, dit le Domino noir.

– Très beau, messieurs. Plus beau que vous ne pouvez le savoir.

– Ah ?

– Oui, il faut voyager un peu, dévaler des montagnes et voguer sur les rivières sinueuses, traverser les calmes lacs bleus, voir boire les orignaux et fuir les visons à la riche fourrure.

– Halte-là ! dit le Domino, vous êtes un poète !

– Non, monsieur Maugé. Mais à vivre ici, voilà comment on devient. On s'attache à ce pays. On voudrait retourner là-bas, chez soi. Quand on y retourne, on ne sait plus vivre, agir,

penser comme les autres. Alors on s'ennuie du pays, et on veut y revenir.

Le Domino, (alias Adélard Maugé) réfléchissait.

– J'ai toujours rêvé de vivre dans un tel pays...
Mais les hivers ?

– On s'y fait. Le froid est sec, et on s'y fait.
Cette maison est confortable... comme vous voyez.

IV

La partie de la bâtisse réservée au commis comprenait quatre pièces. Un immense salon, meublé de fauteuils bas, de lourdes tentures, de tables élégantes. Vraiment le luxe était remarquable.

Un âtre occupait presque tout un pan de mur.

Un âtre immense où pouvaient brûler à l'aise des bûches de quatre pieds.

Puis, donnant sur le salon, deux chambres à coucher, toutes aussi bien meublées.

Mais les exclamations de surprise fusèrent surtout lorsque Jobidon fit visiter sa cuisine aux policiers.

On avait pu entrevoir le poêle à l'huile, mais le royaume blanc était un oasis dans le désert.

Cuisine moderne suivant les plus récents plans, et munie même d'une petite salle à

déjeuner, et d'un frigidaire.

– Diable ! Vous êtes bien ici !

Quands ils furent revenus au salon, et après les exclamations d'admiration, le visage du Domino changea.

– Nous nous écartons de notre sujet, je crois. Revenons au but du voyage, si vous le voulez bien.

– Certainement, je vous écoute.

– Comment nous rendrons-nous sur les lieux du crime ?

– En canot.

– Canot et portage ?

– Oui. Deux rapides sur le parcours.

– Combien long de portage ?

– Environ sept milles.

– C'est raisonnable.

– Oui, très. Et si vous avez besoin de quoi que ce soit, notre magasin ici peut vous le fournir.

– Vous voulez parler d'équipement ?

– Oui.

– Nous ne serons que quelques jours.

Jobidon sourit.

– Dans la forêt, on ne part jamais pour « quelques jours ». Il faut toujours pouvoir y vivre un mois.

– Ah ?

– C'est la loi de la protection individuelle. Vous êtes en devoir de vous prémunir le plus possible, autrement vous serez obligé de puiser à même les réserves d'un trappeur qui n'a que le strict nécessaire. Ce qui le forcera à sortir du bois plus tôt, et perdre ainsi une semaine ou deux de trappe.

– Vous m'apprenez quelque chose...

– Et ces deux semaines peuvent signifier la différence entre le profit et la perte.

– Bon, bon, je vois.

– Vous vous équiperez ici, demain matin, suivant les indications de Poléon Bourrette.

– Entendu. Et là-bas ? Avez-vous des détails

sur le crime ?

Jobidon s'installa dans un fauteuil.

– Je vous dirai ce que je sais. Et c'est exactement ce que le trappeur Lucien Laflamme a déclaré.

– Dites-nous ça.

– Il a trouvé Jim David, un trappeur métis, dans sa cabane, mort d'une balle au cœur.

– Suicide, peut-être ?

– Oh, non. Pas de revolver, rien que des carabines dans la cabane. Deux trente-deux et une trente-quarante.

– Et la balle ?...

– Lucien Laflamme ne le sait pas, mais d'après lui, c'est une vingt-deux « high-speed », une vingt-deux longue qu'on appelle ça ici.

– Alors, un meurtre ?

– Selon toute apparence.

– Rien de volé ?

– Non.

– Des pistes, des traces ?

– Lucien Laflamme en a relevé quelques-unes.

Pas très claires. Il vous reviendra de trier là-dedans.

– Des ennemis connus ?

– C'est difficile à dire. Jim David restait seul.

Il ne venait ici que deux fois par année.

Le Domino se frotta le menton.

– S'il n'y a pas vol, ce fut une vengeance... ou alors un crime, passionnel.

Jobidon riait.

– Ici ? Un crime passionnel ?

Le Domino s'étonna.

– Mais oui, un crime passionnel !

– Allons donc. Vous ne connaissez pas Jim David.

– Il était vieux ?

– Il était surtout solitaire. Pour lui, une femme, c'était du poison.

– Alors, pas de crime passionnel...

– Je ne crois pas, monsieur Maugé.

Le Domino se plissa le front, et se jeta un peu plus par avant sur son fauteuil.

– Si nous nous comprenons bien, donc, monsieur Jobidon, nous avons un cadavre tiré au cœur, une cabane de trappeur, et aucune piste valable.

– C'est ça.

– Je ne vois sûrement pas ce que nous allons faire là !

– Comment ça ? demanda Jobidon.

– Seul un expert en choses de la forêt pourrait s'y retrouver...

– Je ne crois pas, messieurs les policiers. Je ne crois pas.

– Expliquez-vous.

– Il s'agirait probablement de bien visiter la cabane de David.

– Et ?...

– Et d'y découvrir des indices.

– Rien n’a été touché ?

– Absolument rien.

– Il pourrait y avoir des papiers...

– C’est mon impression aussi. Le criminel avait un mobile.

– Oui, évidemment.

– Le mobile est peut-être là, dans la cabane.

Le Domino approuva de la tête.

– Oui, vous avez raison.

Il se leva !

– Alors c’est ça. Nous partirons demain, si le guide est ici.

– Il sera ici, dit Jobidon.

Le Domino fit signe à ses hommes.

Ils se levèrent.

– Écoutez, Jobidon, vous avez du travail à terminer, alors allez-y !... Nous vous reverrons au souper... et à la veillée.

Et il cligna de l’œil, en lorgnant la bouteille.

Jobidon demanda :

– Mais où allez-vous ?

– Faire en quelque sorte le tour de propriétaire.

Nous allons nous promener un peu, voir ce qui se passe...

Ils se dirigèrent vers la porte.

En passant devant Jobidon, le Domino, par pur accident, lui marcha sur le bout du pied.

Un pas sec et nerveux qui fit bondir le commis.

Il criait presque de douleur...

– Mon p'tit cor !...

Le Domino se confondit en excuses.

Puis il dit à Jobidon :

– Vous avez le pied bien petit pour un homme de votre grandeur ?...

Le commis eut un sourire.

– Défaut de famille. Nous sommes tous comme ça. Très petits pieds, malgré notre taille dépassant cinq-dix.

Le Domino sortit, s'excusant de nouveau de sa

maladresse, et les policiers suivirent.

Durant plus de deux heures, ils se promenèrent. Le commis, de son côté, ne sembla pas très occupé. Le Domino le fit remarquer au sergent Plouffe.

– Pas gros de clientèle, à ce magasin-là ? Le sergent hocha la tête.

– C'est que le village est un grand village. Pas beaucoup de monde dedans, mais du terrain en masse.

Combien de millions d'acres ?

Quelques minutes plus tard, un métis arriva en courant, et entra au magasin.

Il n'y fût que quelques minutes.

Puis il ressortit portant un petit paquet plat.

Le Domino examina ce visiteur d'un œil indifférent.

Il avait hâte d'être rendu.

L'inactivité, et surtout l'ignorance, lui pesait.

Et dans le moment, il était ignorant de la cause.

Le meurtre de Jim David lui pesait sur les épaules.

Il aurait voulu être là, voler vers la cabane...

Il aurait voulu mettre la main au collet du coupable.

Au lieu de ça, il lui faudrait attendre au lendemain pour partir, et combien de jours durerait ce portage de cinquante milles ?

Deux jours ? Trois jours ?

On ne serait donc à la cabane que dans quatre jours.

Le Domino jeta un coup d'œil à sa montre.

Il rejoignit le groupe de policiers debout sur la grève, devisant gaiement, et se gasant de la belle nature...

Le cirque de montagne entourant cette vallée.

Ils rentrèrent.

Un souper chaud les attendait.

Et après souper... les cartes...

Les cartes, la musique, la gaieté... et un peu de

rye par là-dessus, ce qui aide encore plus.

La soirée se passa belle... et on se coucha tard.

On se coucha si tard qu'au lendemain matin...

V

...au lendemain matin, ça dormait dur quand il fallut se lever.

Se lever et se vêtir, et sortir dans le grand magasin.

Jobidon était déjà debout, voyant à mettre son commerce en marche.

Et un homme était appuyé sur le comptoir.

Il était trapu comme un Montagnais, et il en avait la mine fausse.

Le Domino reconnut, sans être présenté, le métis leur guide.

– Poléon, dit Jobidon, voici monsieur Maugé et quelques hommes de la police provinciale. Ils vont à la cabane de Jim David.

Le métis approuva de la tête.

– O.K.

Jobidon continua :

– Tu vas leur faire une liste de ce qu'ils ont besoin pour un mois dans le bois.

– O.K.

– Ensuite tu me donneras la liste et je ferai préparer les packs. Vous prendrez les canots de la Police Montée. Ils sont dans le petit hangar.

– O.K., dit le métis.

– Bon, dit Jobidon. Je vous laisse ensemble, débrouillez-vous, et ensuite nous verrons.

Pendant une heure, le métis débita d'une voix sèche, avec le laconisme propre à sa race, la liste des choses nécessaires.

La viande fumée.

Les fèves au lard.

Les allumettes.

Le Sterno.

Les « pup-tents ».

Les sacs de couchage.

Enfin tout ce qui est nécessaire à une

excursion de ce genre.

Et quand Jobidon eut fini de préparer cette commande, le guide prépara les ballots de chacun, qui, amarrés aux canots, balançaient la charge et la répartissaient sur chaque épaule, sans poids indu sur l'épaule d'un autre.

Vers midi on était prêt.

Tout le hameau était sur la grève pour regarder partir la caravane. On voyagerait dans trois canots, deux hommes dans les deux premiers canots, trois dans le dernier.

Puis, le guide cria son mot favori :

– O.K. ?

Alors le Domino termina ses adieux à Jobidon.

Les policiers réitérèrent leurs remerciements, et on se mit en route.

VI

Le voyage fut dur.

La Sarcelle est une rivière tourmentée.

Même dans ses plus calmes méandres, elle est tourmentée, rapide, à vague courte.

Et le trajet à parcourir pour se rendre au camp de Jim David est en amont.

Il faut remonter le courant.

Il faut avironner avec toute la force de ses bras.

Il faut pousser sur la vague...

Et la repousser.

Et chaque pied gagné par le canot est le résultat de gigantesques efforts.

En peu de temps les policiers étaient en nage.

Sous le soleil cru de la mi-été, ils suaient à grosses gouttes à pousser le canot.

À six heures, le guide piqua vers une grève de sable.

Les hommes étaient fourbus.

Seul le métis semblait encore frais.

Il regarda les policiers épuisés et se mit à rire :

– Moi travaillé une demi-journée. Moi encore solide...

Il faisait jouer ses muscles.

Mais le sergent Plouffe se laissa tomber par terre.

– Moi, je n'en peux plus.

Même le Domino noir admit qu'il était rendu au bout de sa corde.

– J'ai les muscles en marmelade.

Alors on fit le camp.

Un remblai servit d'abri, et on monta deux tentes, portes face à face, sous le surjet de ce remblai.

Davignon et Poirier ramassèrent du bois.

Et le métis fit le feu.

Une heure plus tard, pendant qu'au loin les loups commençaient à hurler, tout le groupe dormait.

Sauf le métis qui, appuyé sur un arbre, fumait sa pipe et méditait.

Avant de s'endormir, le Domino avait longuement observé cet homme.

– Je me demande, dit-il tout bas au sergent Plouffe, à quoi il pense...

– Soit à une métisse ou à des petits métis...

L'idée de cet homme crasseux pensant à une femme ou à des enfants était si cocasse que le Domino éclata de rire.

Un hibou ulula...

Au loin, un renard jeta son jappement aigre...

Et sur le bord de la rivière, dans une petite baie où poussaient des ajoncs, des ouaouarons tonnaient leur symphonie toujours inachevée...

Et le sommeil vint tandis que dans les lointains, des loups commencèrent leur dialogue nocturne, s'appelant et se répondant, formant la

meute qui chassera plus tard, vers les petites heures du matin...

VII

Le lendemain, vers le milieu de la journée, un peu après avoir brisé le campement du dîner, un homme descendait la rivière en canot.

Le métis le montra au Domino.

– Lui, Lucien Laflamme, trouvé Jim David.

Ce fut au tour du Domino, pris par l'habitude, de répondre :

– O.K.

Et quand le canot de Laflamme fut à la hauteur de la caravane, le Domino jeta un cri.

– Laflamme ?

– Oui.

– Amène ici... !

Le trappeur freina son canot descendant sur le courant, et il vira magnifiquement...

Le Domino lui montra une berge sablonneuse.

Il suivit le canot du Domino.

Toute la caravane vira vers cette berge.

En peu de temps on avait amarré les embarcations, et le groupe était debout dans le sable chaud et sec.

– Vous êtes Laflamme ?

– Oui.

– Je suis Maugé, policier spécial.

– Oui.

– Ce sont mes hommes. C'est pour l'affaire de Jim David.

– J'y ai pensé.

Les hommes de la grande forêt sont laconiques.

Ils parlent si peu souvent qu'ils en perdent l'habitude.

Le Domino lui demanda :

– C'est vous qui avez trouvé David ?

– Oui.

– Comment cela s'est-il produit ?

– Je descendais vers le poste de la Sarcelle.

– Pourquoi ?

– Je suis à monter mes provisions d’hiver. Je monte ça charge à charge, au lieu d’engager des hommes. J’ai le temps, ça coûte moins cher.

– Bon.

– J’ai passé devant la cabane de Jim deux fois. Personne dedans.

– Comment le savez-vous ?

– Pas de fumée dans la cheminée.

– Et ?

– Pas de fumée, pas de feu ; pas de feu, pas de Jim David.

– Et comment êtes-vous entré ?

– Quand je suis descendu pour la deuxième fois, et que j’ai passé devant la cabane pour la troisième fois, j’ai vu la carcasse d’un chien sur la grève. J’ai piqué la pointe de mon canot là. C’était le chien de Jim.

– Oui.

– Pas de fumée, pas de Jim ; chien mort, Jim mal pris... c'est la loi du bois.

– Je comprends.

– Je suis entré dans son camp, et je l'ai trouvé mort, une balle au cœur. Un trou de vingt-deux.

– Vous êtes certain ?

– Positif.

– Bon. C'est tout ce que vous savez ?

– Pas de pistes claires. Des pistes embrouillées.

– C'est tout ?

– J'ai rien touché d'autre chose, je suis venu au poste de la Compagnie pour avvertir la police.

– Et vous n'avez rien vu ?

– Non.

– Pas vu personne ?

– Non.

Le Domino rajusta son chapeau.

– Écoutez, vous Poléon, et vous Laflamme, avez-vous une idée de qui a pu tuer David ?

Le Domino connaissait la loi du bois.

Il posait la question sans grand espoir de réponse.

Ceux des bois et des montagnes se tiennent ensemble.

Ils connaissent les crimes de leurs frères, mais ils ne les déclarent pas à la police.

Il se pouvait que la question fut parfaitement inutile.

Mais à sa surprise, ce fut le métis Poléon qui répondit :

À sa façon.

Sa façon laconique, brève.

Il tira le bouquin de sa pipe de sa bouche, cracha dans le sabre, et dit :

– Faut pas toujours faire de grands voyages pour trouver nos hommes.

Et Lucien Laflamme approuva de la tête.

Le Domino demanda :

– Mais expliquez-vous ? Qu'est-ce que vous

voulez dire ?

Ils ne répondirent pas.

À une troisième objurgation de Maugé (alias le Domino noir) Poléon le métis dit :

– J’ai dit ce que j’avais à dire... continuons notre chemin.

Le Domino, devant cette obstination, céda.

– Venez-vous avec nous, Laflamme ?

– Il faut que je continue le transport de mes fournitures.

– Vous restez sur la rivière ?

– Oui.

– C’est très bien, du moment que nous savons où vous rejoindre.

Ils se quittèrent.

Et la caravane de canots reprit sa marche ascendante de la rivière.

VIII

On arriva au camp de Jim David après trois jours de marche forcée.

On arriva alors que le soleil rougeoyait.

À cet endroit, la rivière coulait dans une plaine à gauche, et à droite la montagne abrupte.

Le camp de Jim était sis du côté de la montagne.

Il dominait cette plaine.

Et là-bas, les montagnes s'ouvraient.

Un coup de hache dans les crêtes...

Et ce coup de hache donnait le soleil couchant à cette plaine.

Un feu rouge aux demi-teintes de mauve merveilleuses.

Les policiers s'affairèrent à aider Poléon à amarrer les canots solidement, et à débarquer les

ballots.

Puis, quand tout fut prêt, le Domino les appela.

– Messieurs, voici le grand coup. Ou nous échouons ici, ou nous réussirons. Il y a une chose certaine, c'est qu'après un mois, un crime ne cède pas beaucoup d'indices.

Ils entrèrent dans le camp, dont la porte était à moitié ouverte.

Le cadavre de Jim David avait été transporté à Rimouski.

Le Domino en avait dans sa poche des photos très exactes prises par les policiers de cette ville.

Le camp, de l'assurance de plusieurs n'avait pas été touché.

Le Domino, en entrant, s'arrêta dans la porte.

Il se plissa les yeux, et examina longuement la seule pièce du camp.

Cherchant une incongruité quelconque.

Il appela le métis Poléon.

– Tu ne vois rien de pas normal dans cette

pièce ?

Poléon examina à son tour.

– Non, vois rien. Pas tout de suite...

– Bon, continue à regarder. Tu me diras si tu trouves quelque chose.

Le Domino entra, suivi des policiers.

Ceux-ci avaient avec eux les attirails nécessaires pour photographier, pour relever des empreintes, et faire des moules de pieds possibles.

– Mes enfants, dit le Domino, vous allez me relever toutes les empreintes possibles ici..

Et les policiers se mirent à l'œuvre.

Poléon ouvrait des yeux grands comme des soucoupes.

Il n'avait jamais vu une telle activité, employée à des gestes aussi incompréhensibles.

En peu de temps, les policiers se retirèrent dehors, afin de parfaire la dernière période du travail.

Pendant ce temps, le Domino commença à

fouiller.

Il y avait peu de meubles dans cette pièce.

Une table grossière, trois chaises droites, deux berceuses, un poêle, une commode, un bahut, une espèce de buffets et deux coffres en bois ferré.

Le Domino fit le tour des tiroirs.

Il fouilla dans les poches et les doublures de tous les habits.

Examina jusque dans les plus petits recoins de la pièce.

Satisfait qu'aucun meuble, aucun vêtement, ou la charpente de la pièce ne contenait quoi que ce soit...

Même le plancher qu'il avait examiné pour ainsi à la loupe...

Le Domino se mit en devoir d'attaquer les deux coffres.

Là, il fut plus chanceux.

Il trouva des papiers...

À un moment donné, un de ces papiers attira son attention.

C'était un papier bien anodin...

Et jamais, pensa le Domino, le criminel ne s'est douté de la valeur que pouvait avoir ce simple bout de papier dans mon investigation...

Il le plia.

Il regarda tous les autres papiers un à un.

Puis il fouilla dans le reste des coffres.

Quelques anciens vêtements, des pièges en quantité...

Dans un coffre, cinq belles couvertures de laine pure.

Finalement, le Domino se releva, un pli soucieux au front.

Il appela le métis Poléon.

– Tu ne vois toujours rien, Poléon ?

– Non.

– Il ne manque rien ? Il n'y a rien de trop ?

– Je ne vois pas de peaux...

– De peaux ?

– Sa trappe de cet hiver, où elle est ?

– Je ne sais pas ! Vendue, je suppose ?

– Il n’a pas descendu la rivière...

– Ah ?

– Où sont les peaux ? J’ai vu dehors, dans la remise. Pas de peaux. Pas de peaux ici non plus.

– Non. On commence à voir un mobile.

– Oui.

Le Domino aligna les faits.

Un homme vient, et tire David.

Il le tue de cette balle.

Puis il s’empare de ces peaux.

Et il les vend au magasin de la Compagnie.

Il avait raisonné à haute voix.

Poléon souriait narquoisement.

Le Domino se frappa le front.

– C’est vrai, j’oubliais.

– Oui.

– Chaque trappeur qui chasse sur une ligne avec permis a sa marque ?

– Oui.

– Mais ses peaux n'étaient peut-être pas encore marquées ?

Poléon se changea le poid du corps de pied.

– Voyez-vous, la marque n'est pas faite à peau sèche.

– Non ?

– C'est sur la pelleterie verte, quand on « pleume ».

– Ah, bon.

– Toutes les peaux sont marquées à la prise.

– Bon, bon, bon !

Poléon souriait toujours.

Le Domino vint prêt de se fâcher.

– J'ai l'impression, moi, que vous pourriez me nommer le criminel, si vous le vouliez.

– Pensez-vous ?

– Oui.

– O.K. Pensez-le.

Le métis était décourageant.

Pour un peu, le Domino l'aurait soupçonné.

Mais il savait qu'un métis ne vole jamais les peaux d'un trappeur.

C'est aussi la loi de la forêt, ça.

Cela prenait un blanc, ou un Indien volant un blanc.

Le Domino leva les bras au ciel.

– C'est une tâche de géant, tout ça.

Poléon riait.

– Police montée venir un tout seul, avec fusil, pis parler... c'est plus facile de même.

Le Domino se fâcha cette fois.

– Sors d'ici, fous-moi la paix. Tu as le don de me faire enrager.

Puis le sergent Plouffe entra.

– Monsieur Maugé, j'ai quelque chose.

– Oui ? Quoi ?

– Des empreintes digitales en masse. Celles de David, et trois autres séries.

– À quels endroits ?

– Les plus intéressantes sont des empreintes sur le plancher. J’avais une idée où était tombé le trappeur, une fois mort. J’ai cru bon de relever les empreintes dans ce... « district »...

– Tu as bien fait. Et ?

– Voici cette série.

Le Domino examina les photos, prises et imprimées grâce au nouveau procédé-éclair en vigueur à la police !

– D’après toi, sergent ?

– D’après moi, ce sont les empreintes du criminel. Tout le prouve, la position de la main, etc. Un homme s’est accroupi ici, et s’est appuyé comme ça pour voir le cadavre... voir s’il avait bien tué son homme, peut-être ?

Le Domino fit remarquer :

– Oui, sergent, ça pourrait être Laflamme qui s’est accroupi ainsi.

Le sergent se mit à rire.

– Monsieur Maugé, on vous a passé un joli Québec.

– Comment ça, sergent ?

– Lorsque nous avons causé sur la grève avec Laflamme...

– Oui... ?

– Avez-vous remarqué que j'ai passé ma blague à Laflamme pour qu'il charge sa pipe ?

Le Domino se creusa la mémoire.

– Oui... je crois me souvenir en effet...

– C'était un truc. C'était pour avoir ses empreintes.

– Mais Laflamme n'est pas coupable, vous n'aviez qu'à lui demander ses empreintes.

Le sergent fit une grimace :

– Vous savez bien que demander une chose comme ça à un homme comme Laflamme, on s'expose à un refus pur et simple.

Le Domino approuva :

– Tu as bien raison, sergent.

– Alors je lui ai passé ma blague, et voici ses empreintes.

Il présenta une liasse de photos à Maugé-Domino. Celui-ci demanda :

– Avez-vous relevé de ses empreintes dans la cabane ?

– Oui. Sur le cadrage de porte, et sur le mur près de l'endroit où était le cadavre.

– Pas ailleurs ?

– Non.

– Bon, bon ! Donc, ces autres empreintes, celles du plancher ?

– Sont très probablement celles du criminel.

– Je suis de cet avis. C'est notre première preuve contre quelqu'un. Trouvons ce quelqu'un... !

Soudain, le Domino saisit les deux séries de photos.

Celle des empreintes de Laflamme...

Celle des empreintes de l'inconnu... du présumé criminel.

Il eut une exclamation...

– Sergent, nous tenons quelque chose... nous tenons un fil. Voilà le deuxième indice sérieux qui confirme la déclaration du métis Poléon...

– Celle qu'il ne faut pas faire de « grands voyages »...

– Justement.

– Comment ça ?

– Regarde.

Et le Domino montra les photos au sergent...

– Vois-tu ce que je vois, sergent ?

Le sergent fit oui de la tête.

– Oui... je le vois...

Le Domino était pensif...

– Sais-tu, sergent, que si je pouvais trouver une autre chose pour confirmer mes opinions, je serais certain de mon affaire, et je pourrais arrêter mon homme sous peu.

Le sergent sourit.

Il marcha vers la porte, l'ouvrit.

– Davignon, viens ici. Apporte les moules

d'empreintes.

Davignon entra, portant les plâtres.

Il les étendit sur la table grossière.

La nuit était tombée, et le Domino frotta une allumette, et alluma la lampe.

Il prit chaque moule d'empreintes.

Il les examina un par un.

Soigneusement.

Puis il poussa une exclamation :

– Où étaient celles-ci ?

Il tenait quatre moules.

– Vers la berge, dit le sergent, en allant vers la berge.

Le Domino noir avait un grand sourire.

– C'est tout ce qui me manquait, sergent, c'est absolument tout.

Il se rua vers la porte.

– Poléon, viens ici.

– Oui ?

– Viens ici, nous voulons te parler.

Poléon entra.

Le Domino lui montra les plâtres, les photos d'empreintes.

Mais pas en détail, seulement d'un geste.

– Poléon, on appareille tout de suite, et on retourne au poste de la Compagnie.

– Hein ?

– Oui, je tiens mon coupable.

– C'est sûr, ça ?

– Oui, m'sieur. J'ai toutes les preuves que je désire.

Poléon haussa les épaules.

– On pourrait attendre à demain matin.

– Non. Le plus vite sera le mieux. On redescend au poste.

Poléon sourit.

– Quand je vous disais...

Le Domino l'interrompt :

– Quand tu me disais quoi ?

Il baissa la tête, mit les mains aux poches.

– Rien... rien...

Et il sortit mettre de l'ordre dans les ballots et arrimer les canots.

Il faisait un clair de lune magnifique et il y avait l'éclairage voulu.

IX

Le lendemain midi, on arrêta, et on mangea, puis on dormit un brin sur les berges de la rivière.

Mais un sommeil court.

Le Domino avait un réveille-matin, et il se l'installa près de l'oreille.

À trois heures de l'après-midi, on recommençait le long parcours.

À six heures, sur l'eau calme, les canots voguaient à toute allure.

Les pinces fendaient la vague.

Et les embruns de ces vagues soulevées par les canots venaient heurter les joues des avironneurs.

On brûlait les étapes.

Et le métis prétendait qu'on serait au poste le lendemain matin.

– Nous faire deux jours en un, avait-il dit.

Or, vers six heures, alors que les canots voguaient sur un élargissement de la rivière, une grêle de balles atteignit les deux premiers canots.

Pas les balles de multiples fusils.

Mais le déchargement complet et successif d'une carabine à répétition.

La visée était mauvaise, cependant, car aucun dommage ne fut causé aux canots ou au chargement.

Et personne ne fut blessé.

Le Métis Poléon ne perdit pas son sang-froid.

Ayant vu la lueur des coups de feu, et leur endroit de tir dans la forêt, il épaula comme l'éclair, et tira à ce même endroit...

On entendit un cri.

Poléon pontia son canot vers la rive, et avironna comme un coureur.

En deux secondes il était là, et il sautait vers le bois, bondissant comme une véritable bête sauvage.

Le Domino était dix pieds derrière lui.

Mais le bois était silencieux.

Ils cherchèrent, essayant de découvrir des traces de sang.

Ils les trouvèrent.

Mais brusquement elles cessèrent, et ils perdirent la piste.

C'est Poléon qui décida de revenir aux canots.

Les deux hommes trouvèrent leurs trois compagnons déployés sur la berge, attendant, revolver au poing, le retour de Poléon et du Domino.

Mais le Domino les fit rembarquer.

– Je crois que tout est fini, maintenant.

Il demanda à Poléon :

– L'as-tu blessé ?

– Je crois que oui. À l'épaule...

– À l'épaule ?

– Je le crois. La hauteur des coups tirés, et mon coup à moi à même hauteur, le cri de l'homme... je suis pas mal certain que je l'ai

touché à l'épaule, moi.

– Très bien... continuons notre trajet.

On se remet au voyage.

Et en effet, plus rien ne vint rompre la quiétude du parcours.

Les hommes peu à peu avaient repris leur assurance.

Tout le monde avironnait à qui mieux mieux.

On avait décidé de brûler une autre étape et de voyager toute la nuit.

Le Domino avait tellement hâte d'arriver qu'il avait pris cette décision.

Et avironne donc, rameur...

Et fendez la vague, canots agiles et fragiles.

Et voilà le but, à dix milles, à cinq, à trois...

On arriva au poste de la Compagnie à sept heures, comme la vie reprenait.

Jobidon les accueillit avec son grand sourire jovial, sur le seuil de son magasin.

– Bonjour les aventuriers, les pionniers, les

découvreurs, les repousseurs de frontières...

Mais le Domino, épuisé, ne put que faiblement sourire aux boutades de Jobidon.

– Nous sommes las à mourir, donnez-nous une chance de nous reposer...

Le Domino conféra quelques instants avec Poléon à voix basse, et celui-ci prit un des ballots et partit en direction d'une des huttes indiennes.

Puis le Domino, suivi des policiers, entra dans le magasin...

– Avez-vous fait une arrestation ? demanda Jobidon.

Le Domino noir fit signe que non.

Puis il ajouta :

– Non, mais si vous voulez, nous discuterons de tout ça en nous éveillant. Allons dormir...

– Certainement, allez dormir, messieurs...

Et Jobidon leur montra les lits où s'étendre.

Les trois policiers et le Domino lui-même tombèrent endormis sans plus tarder.

Ils étaient moulus comme jamais ils n'avaient
cru possible de l'être.

Ils dormirent neuf heures.

X

Quand ils s'éveillèrent, Poléon le métis les attendait en devisant tranquillement dans le magasin avec Jobidon.

Le Domino, ragaillard, entra dans le magasin suivi de ses trois hommes.

En voyant le métis, il lui demanda :

– Tu as mon ballot ?

– Oui.

– Ouvre-le ici, sur le comptoir.

Puis il se tourna vers ses hommes.

– Davignon et Poirier, passez les menottes à notre ami Jobidon, ici, c'est lui qui a tué Jim David.

Jobidon eut un cri.

– Il est fou !

– Mais non je ne suis pas fou, dit le Domino...

et voici une preuve, messieurs.

Il allongea brusquement le bras et donna une claque sonore sur l'épaule droite de Jobidon.

L'homme blanchit visiblement, poussa un long gémissement et chancela.

– Ta blessure à l'épaule, Jobidon ? Celle que t'as infligée Poléon Bourrette.

Puis le Domino montra les objets sortis du ballot déballé par le métis.

– Voici ma preuve, Jobidon. Et ça ne sera pas tout. J'en ai une autre...

Le Domino marcha vers une porte d'entrepôt frigorifique, au fond du magasin, il l'ouvrit...

Quand il revint, son visage était sérieux.

– C'est bien ce que je pensais...

Il rajusta son chapeau :

– Jobidon, un conseil d'ami. Ne résiste pas à l'arrestation, et avoue ton crime. J'ai toutes les preuves qu'il me faut...

– Oui ? Donnez-les vos preuves...

– Je vais te les donner, Jobidon, tu verras comme elles sont accablantes...

Il se tourna vers le sergent Plouffe :

– Sergent, trouve-moi une vingt-deux longue.. quelque part dans la maison. Ce sera la dernière preuve. Je n'en ai pas besoin, mais j'aimerais l'avoir. On pourra toujours comparer les balles...

Puis il se tourna vers Jobidon.

– Voilà, mon vieux. Je te donne mes preuves. D'abord, sans le voir, tu m'as donné la première preuve. Tu m'as dit de fouiller dans les papiers de Jim David. À ton avis, je n'y trouverais rien. Tu avais raison. Je n'ai trouvé rien de directement incriminant contre toi. Mais j'ai trouvé un reçu d'entreposage en frigidaire... celui-ci...

(Il montra du doigt la grosse porte qu'il venait d'ouvrir.)

– Et je me suis souvenu qu'à un moment donné, tu avais ouvert le frigidaire de ta cuisine, et j'y avais entrevu des pelleteries roulées. Je me suis demandé ce que ça faisait là... mais ensuite j'ai oublié ça. En trouvant le reçu, ça m'est

revenu... et on m'avait dit que pour trouver mon criminel, je n'avais pas à faire un grand voyage... Mes premiers soupçons se sont portés contre toi à ce moment même. Mais ce n'était qu'une vague idée... Puis, les premières empreintes digitales, celles trouvées tout près de l'endroit où était le cadavre, sur le plancher. Je les ai comparées avec d'autres empreintes... et la première chose qui me sauta aux yeux, c'était que ces empreintes étaient très fines, très menues. Regarde tes doigts, Jobidon, compare-les à ceux du métis Poléon, ici... ! Et même chose pour tes empreintes de pieds...

– Des théories !...

– Oui, mais j'en avais assez pour me faire revenir ici en vitesse. J'étais certain que les peaux dans ton frigidaire portent la marque du trappeur David... la marque de cette année... Et il y a ta blessure que tu essaies de nous cacher... et puis la carabine...

Au moment opportun, le sergent entra...

– La voilà, votre carabine...

Le Domino la prit et la tendit au métis.

– C'est bien ça, Poléon ? Il regarda, renifla, tâta...

– D'après moi, oui... Elle a été tirée pas plus tard qu'hier... ça sent encore...

Jobidon avait la tête basse.

Le Domino fit signe au sergent...

– Garde-le à vue.

Puis il traversa dans l'appartement, marcha vers la cuisine et ouvrit le frigidaire.

Négligence qu'il ne comprit pas, le ballot de peaux y était encore.

Il les rapporta au magasin...

– Ce que je ne comprends pas, Poléon, c'est qu'il ait tiré sur nous...

– C'est simple. Il a dû aller faire une excursion de chasse... hier, c'était dimanche. Il nous a vus, et il s'est douté, de la façon qu'on allait, que les choses allaient mal... alors il nous a tiré dessus pour essayer de se débarrasser de nous.

– Mais les peaux, Poléon, les peaux ?

Pourquoi les a-t-il laissées dans le frigidaire ?

– Parce qu'à ce temps-ci de l'année, juste changer des peaux de température pour deux jours suffit à les gâter. Il ne pouvait pas les mettre dans le gros frigidaire... alors où ?... Il a préféré prendre le risque...

– C'est simple en effet. Il se tourna vers Jobidon.

– Nous t'arrêtons. As-tu quelque chose à dire ?

– Non. Ce n'est pas moi.

– J'ai assez de preuves.

– Ce n'est pas moi !

– Sergent, passez-lui les menottes...

Jobidon se redressa :

– C'est très bien, pas de menottes, je vous prie... je vais tout avouer. Préparez une confession, je vais la signer. C'est moi qui ai tué Jim David. Je lui devais mille dollars. Un prêt qu'il m'avait fait. Il voulait avoir son argent, alors je l'ai tué, j'ai volé ses peaux. Je pouvais les écouler sur le marché américain. Il en avait pour

cinq mille dollars... C'est tout...

Le Domino regardait curieusement le jeune homme.

– Savez-vous ce qui m'a donné mon premier soupçon ?

– Non.

– Quand je suis arrivé ici.

– Qu'est-ce que j'avais ?

– Vous aviez de la fausse gaieté. Vous vous forciez pour être gentil. Vous aviez l'air de quelqu'un qui cherche à se faire une surface...

– Ah !

– Ça m'a laissé un malaise... les événements ont prouvé que j'avais raison.

Il prit le bras de Jobidon.

– Venez, mon petit ami.

– Où ?

– À votre radio-téléphone, commander un avion, en vitesse... Pour nous sortir d'ici...

Cet ouvrage est le 701^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.